

Organisation sociale et valeurs morales dans le trafic de drogue : le cas d'une favela de Rio de Janeiro

*Christophe Brochier **, *Maria Teresa Correia Coutinho ***

Les études concernant le trafic de stupéfiants font habituellement référence aux problèmes économiques ou politiques des échanges illégaux à l'échelle d'une ville ou d'un pays. Dans ce texte, nous avons choisi de voir quels sont les effets du fonctionnement d'un réseau de trafic de drogue sur l'organisation sociale d'un seul quartier. Le cadre de l'étude est une « favela » (bidonville) de la banlieue de Rio de Janeiro¹. Depuis le début des années quatre-vingt, le commerce des stupéfiants prolifère dans les quartiers pauvres de la ville. Si les favelas ne sont pas les seuls endroits où les trafiquants se rassemblent, s'organisent, stockent et distribuent leur marchandise, c'est là que leur présence est la plus visible, ou tout au moins la plus souvent montrée au public. Pour la population carioca, les médias et même beaucoup d'intellectuels, parler du trafic de drogue, c'est parler des favelas, et inversement.

Une telle association mérite d'être mise à l'étude. Le fait est que beaucoup de favelas sont des lieux d'insertion et de développement du trafic. Or, si l'on rejette l'explication courante voulant que les favelas ont toujours été des repères de bandits et si l'on ne veut pas croire que les trafiquants règnent sur les favelas en imposant la terreur, comment expliquer alors ce phénomène ? Les journaux brésiliens parlent de chefs de favelas régnant sur leur territoire, fusil au poing. Pour le sociologue, la question est de savoir par quels moyens la présence et l'action des trafiquants se manifestent dans la réalité, quels en sont les effets sur l'organisation sociale des bidonvilles et de quelles manières les populations de ces quartiers réagissent face à cette situation.

Nous verrons donc dans un premier temps l'importance du fait que l'existence des favelas soit perçue par les cariocas comme un problème social particulier ; ensuite, nous nous servirons de l'exemple de la favela de « Campo Preto » pour tirer des conclusions sur les raisons et les modalités de l'expansion du trafic de drogue.

* Centre de recherche sur les institutions, le travail et l'éducation, université Paris-VIII (thèse de doctorat au CRITE).

** Professeur à l'université fédérale de Rio de Janeiro.

1 Il s'agit d'une étude en cours sur les effets du développement du trafic de drogue sur l'organisation sociale de la favela. Ce texte présente les premiers éléments rassemblés au début de la phase de terrain en 1995. Nous tenons à remercier Michel Agier pour ses conseils lors de la rédaction de ce texte.

Les favelas : un problème social avant tout

On dénombrait en 1994 pour la seule ville de Rio pas moins de 570 favelas concentrant plus d'un million de personnes [Pedrosa *et alii*, 1990], pourtant les autorités municipales n'ont pas attendu que le phénomène de l'habitat précaire prenne une telle ampleur pour le dénoncer comme problème social de première gravité. Dès le début du siècle, les favelas, considérées comme des « porcheries insalubres » ou des antres de criminels, sont vouées à l'éradication [Abreu, 1994]. Elle devront leur survie puis leur expansion au manque de volonté politique en matière d'habitat populaire, aux dégâts des réformes urbaines² ou à la prudence des dirigeants populistes vis-à-vis de l'électorat des couches défavorisées. Sous la dictature, qui commence en 1964, Carlos Lacerda entreprendra un ambitieux programme d'éradication qui ne parviendra pas pour autant à résoudre le « problème social des favelas ». La raison tient de façon évidente au fait que ce qui gêne dans la favela vient moins de sa forme urbanistique particulière que de ses habitants. Une fois les *favelados* déplacés, les « problèmes » demeurent et les logements populaires en dur sont considérés par le voisinage comme des « favelas en béton ». Comme le montre L. M. Gondim [1982], le stigmate de la favela tient à ses habitants et les poursuit après la fin du lotissement improvisé [Prado Valladares, 1978]. C'est qu'en effet les favelas abritent, dès l'origine, ceux que la ville ne veut pas accepter et dont elle se méfie : les anciens esclaves, puis les migrants des alentours et aujourd'hui les paysans du Nordeste. À cela s'ajoute le fait qu'il est difficile de discerner pourquoi un quartier populaire est considéré comme une favela : est-ce la forme des maisons ? les matériaux utilisés ? l'emplacement ? l'illégalité de l'installation ? l'absence d'infrastructures ? Certains quartiers ressemblent à l'idée que les cariocas se font d'une favela mais ne sont pas considérés comme tels par leurs habitants, d'autres, malgré leur apparence de quartiers « ordinaires », n'échappent pas au stigmate. Il n'existe pas de critères définitifs et le jugement tient en fait d'un étiquetage social concernant les populations défavorisées. Récemment, le terme politiquement correct de *comunidade carente* (« communauté nécessiteuse ») est venu partiellement lever l'ambiguïté en appelant à désigner les favelas par référence au statut économique de ceux qui les peuplent.

Dans les années quatre-vingt, avec l'entrée en force du banditisme lié au trafic de drogue et son ancrage dans de nombreux bidonvilles, la marginalisation des favelas a trouvé matière à se renforcer. Plus seulement soupçonnés d'immoralité, de saleté, d'ignorance et de violence, les *favelados*, « arriérés », sont passés pour l'opinion publique au statut de criminels, complices ou victimes. Dès lors, le soupçon de « marginalité » pèse plus fortement encore sur ceux acceptant de vivre dans ces zones (on pourrait parler de région morale à la manière de Park) situées à la frontière des aires d'habitat conventionnel. La presse³, mais aussi certains intellectuels⁴ contribuent à une « réélaboration mythique de la

2 En particulier celle de Pereira Passos au début du siècle. Voir à ce sujet Solis et Ribeiro [1985].

3 Des journaux populaires comme *O Povo*, *O Dia* consacrent systématiquement leurs manchettes à des faits divers sanglants, entretenant ainsi un climat de terreur.

4 Alba Zaluar [1993], par exemple, parle de « conflits incontrôlés » et de « réenchantement du mal ». Armando Pereira [1984] va jusqu'à dire que la situation est celle d'une « guerre sociale » où règne la « panique institutionnalisée » et où chacun cherche à sauver sa peau coûte que coûte.

violence » [Peralva, 1996] en présentant la situation sociale des favelas sur le thème de la « guérilla urbaine ». À tel point qu'au sein même des favelas, les habitants, qui avaient déjà honte de vivre dans ces quartiers honnis, expriment également le sentiment d'une peur diffuse : peur de vivre dans la favela même si rien ne leur est jamais arrivé, peur d'aller dans certains quartiers à cause « de tout ce qu'on voit à la télé ».

Or, si la présence des trafiquants dans les favelas renforce la stigmatisation, cette dernière contribue indubitablement à faciliter l'acceptation par les *favelados* de ceux que le reste de la société présente comme des criminels. En excluant et opprimant ces populations, la société brésilienne permet aux trafiquants non seulement d'assumer une partie des fonctions de l'autorité publique mais elle leur offre également la possibilité de légitimer leurs actions criminelles au nom d'une solidarité de classe et d'obtenir un soutien populaire en se présentant comme des bienfaiteurs. C'est ce que nous allons voir en étudiant le cas particulier d'une favela.

La favela de Campo Preto ⁵

Cette favela de petite dimension (300 habitations tout au plus) est située à Duque de Caxias dans la *Baixada fluminense* ⁶ à la périphérie de Rio. Elle est relativement récente, une trentaine d'années à peu près, et s'est érigée sur terrain plat. Cela est fréquent dans la *Baixada* et contredit l'image classique de la favela carioca perchée sur des collines escarpées. Il n'y a qu'un seul accès, une allée de terre qui bifurque à partir d'une route fréquentée. À quelques mètres des premières habitations, deux monticules de terre sont disposés en S de manière à ralentir l'arrivée d'éventuelles voitures, en fait celles de la police, nous explique Anna, notre guide dans la favela ⁷. De l'autre côté du bidonville, il n'y a qu'un terrain vague herbeux et marécageux qui aboutit plus loin à une décharge. C'est près du terrain vague que l'on trouve la « favela de la favela ». Il s'agit d'à peu près 80 bicoques de bois qu'occupent les habitants les plus pauvres. Ceux-ci vivraient en grande partie des restes retirés dans la décharge proche. Cette partie de la favela est séparée du reste par un ruisseau sale qu'il faut traverser en passant sur des planches. De l'autre côté, on trouve une série de maisons où il est difficile de trouver une homogénéité architecturale : certaines maisons sont spacieuses, d'autres sont inachevées, les dernières ressemblent à des cabanes.

5 Tous les noms cités dans cette description sont fictifs.

6 L'appellation désigne la ceinture de neuf municipalités bordant la ville au nord. Elle rassemble 5 millions de personnes, dont 1 million pour la seule Duque de Caxias. La population de la Baixada croît à un rythme rapide. C'est elle qui rassemble la majorité des migrants ruraux venant s'installer à Rio. Une grande partie de cette population est occupée dans les emplois de services à Rio. Les revenus moyens sont compris entre 100 et 300 dollars mensuels (1995). C'est dans la Baixada que l'absence d'équipements et d'infrastructures urbaines se fait le plus cruellement sentir.

7 Anna travaillait en 1995 comme employée domestique chez une amie des auteurs. Nous la connaissons bien et elle accepta avec plaisir de nous faire connaître la favela où elle vit. C'est elle qui nous a permis de rencontrer toutes les personnes qui avaient des informations sur le trafic. Certaines ont facilement accepté de nous renseigner, d'autres seulement au bout de plusieurs semaines de visites.

Quelques commerces se trouvent sur la partie droite du bidonville : une boulangerie-restaurant et quelques bars. Sur la gauche, un peu à l'écart, on trouve la salle de loisirs. Elle est composée d'une grande salle pour les *bales funk*⁸, d'une petite salle de musculation à l'étage et, sur le côté, d'une petite piscine payante. Anna nous dit que c'est Henrique, le chef de la favela, qui a fait construire tout cela et elle nous explique que c'est grâce à cet homme que les habitants parviennent à supporter la dureté de la vie dans une zone aussi défavorisée.

D'après ses dires, confirmés par d'autres habitants, Campo Preto était un endroit « vivable » dans les années soixante et soixante-dix. Avec les années quatre-vingt, les conditions de vie des *favelados* de la *Baixada* se seraient progressivement dégradées. La pression policière s'est intensifiée avec la diminution généralisée des revenus et les agents trouveraient dans le racket et la corruption des sources financières plus sûres que les salaires de fonctionnaires. Aujourd'hui, les incursions des bataillons de la police militaire sont quotidiennes. Un système de pétards annonce aux habitants si les visiteurs sont la police militaire, la police civile ou les commandos spéciaux. Nous l'avons constaté, le spectacle de l'arrivée d'agents équipés de gilets pare-balles et de pistolets mitrailleurs au milieu des enfants qui jouent, ou des retraités installés au bistrot est purement hallucinant. Par défi, comme par effet d'accoutumance, les habitants font mine de ne plus voir les militaires armés comme pour un raid.

Ainsi, la stigmatisation des marginaux des favelas s'est encore renforcée avec l'explosion du trafic. L'association *favelado* = vagabond s'est aggravée de celle postulant *favelado* = trafiquant ou complice.

« Dès qu'il se passe quelque chose, on nous accuse. Et après, quand on a besoin d'aide ou de soins ou de travail, on nous ferme les portes au nez. [...] On est complètement abandonné, y'a rien ici, les gens sont dans la misère et la police nous frappe et nous vole. »
[Habitante de Campo Preto.]

En effet, une grande partie des habitants est au chômage ou vit de petits boulots. Les transports en commun sont défectueux, les infrastructures sanitaires précaires, et plus que jamais la favela fait peur, y compris aux classes populaires. Ainsi, une femme nous dit : « Mes parents ne viennent plus me voir parce que j'habite ici », alors qu'une autre nous explique qu'elle ne laisse jamais sortir ses enfants de peur de les voir traîner dans la rue. Tous nous font le récit de conditions de vie très dures et Anna conclut en disant : « Heureusement qu'il y a Henrique. »

Trafic et pouvoir : la figure complexe du chef de la favela

La personnalité et le comportement de celui qui « dirige » Campo Preto sont des éléments fondamentaux pour l'insertion du trafic dans l'espace social de la favela. Ses activités sont illégales et entourées d'un climat de violence permanent,

8 Grands bals populaires en vogue à Rio qui font danser un abondant public juvénile sur du « rap carioca ». Ces bals sont vilipendés par la presse qui les décrit comme des rassemblements dangereux qui servent à l'expansion du trafic et de la consommation de drogue.

mais il est protégé par les habitants qui pourtant souhaiteraient de toutes leurs forces se débarrasser du stigmate de « population dangereuse ». Sa présence entraîne les invasions répétées de la police sans pour autant amener la prospérité à Campo Preto, mais il reçoit l'appui de beaucoup d'habitants qui pourtant se plaignent de la violence et de la misère qui continuent à régner. Pour comprendre cela, il faut voir que Henrique est parvenu à imposer l'image d'un redresseur de torts, d'un homme juste mais dur qui n'est bandit qu'en dehors de la favela et pour le bien de ses habitants. Il jouit d'un prestige considérable aussi bien auprès des jeunes qui l'admirent que des moins jeunes qui apprécient sa générosité et sa capacité à faire régner l'ordre.

Henrique est jeune, il a 26 ans et il dirige également le trafic dans trois autres favelas. Il est natif de Campo Preto et insiste volontiers sur ce fait pour justifier sa domination. C'est aussi l'un des arguments que les habitants soulèvent invariablement pour expliquer pourquoi, dans une certaine mesure, on peut lui faire confiance.

Le processus qui l'a amené à prendre le contrôle du trafic s'inscrit dans une histoire dont on rassemble péniblement des morceaux comme on le ferait d'un récit légendaire. D'après les personnes que nous avons entendues, la conversion du jeune Henrique au trafic (donc à la « marginalité ») aurait été la conséquence d'une brutalité policière.

Alors qu'il effectuait son service militaire (et qu'il était donc en règle avec les autorités⁹), il aurait été interpellé par la police et conduit au poste car sans papiers sur lui. Il aurait eu beau protester de son appartenance au corps militaire, les policiers l'auraient brutalisé, racketté puis emprisonné pour s'être défendu. À la suite de cela, convaincu qu'on ne tirait rien de bon à être honnête, il aurait « changé de voie » à 19 ans et pris le contrôle du trafic en se débarrassant de l'ancien chef, décrit par tous comme un tyran.

Cette histoire à la Robin des bois est peut-être éloignée de la réalité mais elle nous renseigne au moins sur les éléments symboliques mobilisés pour la construction d'une assise de légitimité : 1) Henrique est natif de Campo Preto. 2) C'était un honnête garçon au départ qui a mal tourné par révolte contre l'oppression. 3) Il a imposé un ordre moins répressif que le précédant. Il faudrait ajouter qu'il continue à vivre dans la communauté. En résumé, il est l'un des leurs et l'ordre qu'il impose à la favela, sur la base d'activités violentes et illégales, est accepté car perçu comme une réponse aux persécutions que subissent les habitants. Henrique serait donc une personne fondamentalement bonne, honnête et pas un « marginal ».

Pour être plus précis, dire que Henrique est le chef de la favela signifie plusieurs choses :

– Il contrôle la principale richesse locale : le trafic de drogue. Par voie de conséquence : a) il est riche ; b) il peut distribuer des emplois ; c) il dirige un groupe d'hommes armés.

⁹ Les *favelados* sont les victimes de persécutions répétées de la police. Tout *favelado* est suspect, à moins qu'il ne puisse présenter une carte de travail attestant d'un emploi fixe et honnête, ou qu'il puisse faire état de son statut de militaire.

– C’est lui qui prend les décisions (cela découle des propositions précédentes).

– Rien ne se passe dans la favela sans son accord (en tout cas, c’est ce qu’il cherche à obtenir) et il est au courant de tout.

– C’est à lui qu’il faut faire appel en cas de problème.

Avec le développement du trafic de drogue, la direction d’une favela passe apparemment par le contrôle des échanges de cocaïne, car il s’agit de la ressource économique principale. Aussi la notion de chef de la favela recouvre-t-elle automatiquement l’idée de chef du trafic quand il est présent dans la zone. Il est donc possible pour un seul homme d’être le chef de plusieurs favelas¹⁰. Les habitants parlent du *domo* (littéralement le « propriétaire ») de leur communauté. L’espace de la favela recoupe ainsi symboliquement une aire de distribution et d’échange pour les habitants et les gens de l’extérieur. Alors qu’auparavant le chef de la favela pouvait être un petit bandit local, l’organisateur de l’invasion de terrain, un dirigeant d’association de quartier, un petit politicien ou tout à la fois, aujourd’hui c’est avant tout le maître d’un réseau de trafiquants. La conséquence en est l’escalade vertigineuse de la violence armée. Les trafiquants se font la guerre pour le contrôle de zones, la police tire sur les trafiquants, les bandits sur la police, les militaires investissent les favelas et les victimes innocentes se comptent par centaines.

Or le trafic n’existerait pas sans la coopération, au moins partielle, des populations qui en souffrent le plus, les *favelados*. Même si la classe moyenne s’imagine et dit volontiers être la principale victime des conséquences du trafic, ce sont les adolescents des communautés pauvres qui paient le plus lourd tribut en vies humaines. Pourtant, eux-mêmes et leurs familles soutiennent les trafiquants ou ne s’y opposent pas.

Henrique, fils prodigue, père et justicier

Henrique est tout d’abord l’homme le plus riche de la favela. Il possède la boulangerie, la salle de sport, la piscine et de nombreuses maisons dans le quartier. Il emploie des voisins et surtout rend des services. Il organise des fêtes, des anniversaires, des repas de Noël, il aide à l’organisation de la crèche, met sa voiture à disposition des malades, etc. Le simple fait de posséder le principal commerce de la zone lui donne un pouvoir important. Il peut en particulier offrir des repas ou de la nourriture,

« Ici nous n’avons personne pour nous aider. Quand il y a un problème quand quelqu’un est vraiment dans le besoin, il faut aller demander à Henrique. On n’a que ce recours. »

Il lui est arrivé de fournir un logement à des gens en difficulté, et il dispose d’un réseau de relations dont il peut se servir pour faire obtenir un grand nombre de services. Par ailleurs, il contrôle directement les responsables de l’association de quartier ainsi que la coopérative qu’elle gère. Il occupe donc la place laissée vacante par les pouvoirs publics en matière d’aide sociale et de redistribution. On

10 Ce fait est vérifié par les journaux locaux qui font le récit des passages de favelas d’un chef à l’autre.

n'est donc pas surpris de constater que certains habitants parlent de lui comme d'un père. Or, comme la métaphore paternaliste le suggère également, Henrique alterne, dans sa manière de diriger, la protection et l'usage de la violence. Il est parvenu à obtenir le monopole de la violence légitime dans la favela qu'il oriente symboliquement en opposition aux exactions de la police. C'est-à-dire qu'il fait régner l'ordre dans le quartier alors que pour les habitants, les policiers ne font que semer la terreur. Comme dans bien d'autres bidonvilles de Rio, la fonction de police interne et de justice est assurée par les trafiquants.

« Depuis qu'il est là, on peut vivre sans souci ici. Vous pouvez sortir sans fermer la porte, personne ne vole, personne ne vient embêter personne. Parce que eux ils sont là. Si quelqu'un vole, ils le savent et ils obligent à tout rendre. »

Ce type de discours peut être entendu dans de nombreux quartiers sous contrôle de groupes armés, car pour les *favelados*, les vrais problèmes commencent quand la police cherche à réoccuper l'espace. Dans les médias, au contraire, la vie des habitants n'est décrite que comme un enfer résultant des violences des trafiquants. En fait, s'il est indéniable que leur manière de faire régner l'ordre dans la favela s'appuie sur des sanctions violentes et expéditives¹¹, contrairement à ce que l'on peut penser, cet usage de la violence est considéré comme légitime par les habitants. La justice privée, « l'autojustice » sont des phénomènes courants au Brésil. Dans les régions rurales, les grands propriétaires continuent à punir et tuer en fonction de leurs intérêts. En milieu urbain, l'histoire de la *Baixada* a également été marquée par les guerres sanglantes entre les premiers propriétaires. Un personnage aussi emblématique que Tenorio Cavalcanti à Duque de Caxias en témoigne. Petit tueur à gage venu du Nordeste, il a construit un impressionnant itinéraire politique dans les années cinquante et soixante en versant le sang de ses adversaires politiques et commerciaux [Beloch, 1986]. C'est précisément cette manière brutale et définitive de faire régner l'ordre qui a garanti sa popularité comme elle assure les carrières politiques des membres des fameux escadrons de la mort. Car, comme le montre très bien J. de Sousa [1995] et contrairement à ce que le public européen imagine, les tueurs d'enfants brésiliens sont connus de tous les habitants du quartier et fondent leur système clientéliste sur leur capacité à « nettoyer » une zone. Ces hommes, qui sont souvent des policiers militaires en exercice ou à la retraite, ne font pas mystère de leur manière de traiter les petits délinquants et reçoivent en général l'entier appui des commerçants locaux.

De même, la pratique des lynchages est courante dans la *Baixada*. Il s'écoule rarement une semaine sans que les journaux populaires ne titrent en pleine page couleur la photo du cadavre d'un voleur ou d'un trafiquant quelconque. Il est d'ailleurs fréquent d'entendre en milieu populaire la phrase : « Ladrão tem que morrer » (« un voleur ça doit mourir »). Dès lors, quand un voleur est tué par un trafiquant, il s'agit d'une violence légitime pour les habitants. Alors que

11 Les habitants nous ont décrit des scènes d'exécution ou torture sur la place publique et parlent facilement des corps retrouvés dans les fossés.

celle de la police est illégitime car elle frappe des innocents. Les policiers non seulement n'assurent pas la sécurité des habitants mais les rançonnent, les persécutent et les rackettent.

« Pour nous ça serait bien mieux si la police ne mettait plus les pieds ici et qu'on laissait la communauté aux trafiquants. On pourrait vivre tranquille, on a une confiance absolue en eux. »

Henrique, lui, punit les « vrais bandits » c'est-à-dire ceux que le groupe définit comme tels : les petits délinquants, ceux qui transgressent les codes sociaux locaux¹². Le trafic et la violence exercée par les trafiquants ont une autre signification pour les habitants. Les trafiquants ne nuisent pas aux innocents démunis des favelas, ils se tuent entre eux, tuent des policiers ou vendent de la drogue aux gens capables de se permettre des vices aussi onéreux. Leurs crimes sont donc d'un degré inférieur, excusables car justifiés par le contexte.

La définition sociale de l'injustice recompose donc les conceptions de crimes, délits et violence légitime. Tout l'art de Henrique à Campo Preto est justement d'insérer ses activités illégales dans ce contexte idéologique propice. En donnant à son action le sens d'une vengeance ou d'une lutte contre l'injustice, il légitime ses interventions et renforce son pouvoir. Il prend alors soin d'œuvrer pour la communauté ou tout au moins de montrer qu'il se dévoue pour elle sans lui nuire directement. Son mode de recrutement est intéressant à ce sujet. Contrairement à ce que nous supposons, malgré le besoin en effectifs, Henrique ne fait pas appel à candidature (pour utiliser une terminologie managériale). Il veille au contraire à n'inciter personne à rejoindre son groupe et écarte en principe les jeunes natifs de Campo Preto. Il dit lui-même aux parents inquiets que « cette vie-là n'est pas bonne et que les gamins de Campo Preto doivent s'en écarter ». Il essaie manifestement de ne pas entrer en conflit avec les familles qui pourraient lui reprocher d'avoir conduit leurs enfants à la mort ou tout au moins à une vie dangereuse. Il préfère recruter des adolescents d'autres communautés, ce qui a, par ailleurs, l'avantage de lui éviter d'être entouré de gens trop proches.

La population est parfaitement consciente que les activités de Henrique font se multiplier les interventions policières mais cela ne donne pas matière à condamnation unanime. Premièrement, parce que la répression des populations des favelas est un fait ancien, ensuite, parce que les habitants sont convaincus que la police locale encourage le trafic et ne le combat (ou feint de le faire) que si elle peut en tirer profit et, enfin, parce qu'elle considère que Henrique au moins « fait beaucoup » pour eux. Si Campo Preto doit être soumise à un chef qui en tire profit et, puisque de toute manière elle sera toujours la victime des injustices policières, autant, disent les habitants, que cela soit un personnage comme Henrique.

12 Le vol d'aussi pauvre que soit, l'atteinte aux maigres propriétés dans un environnement aussi miséreux sont particulièrement ressentis comme une lâcheté, une injustice, un manquement à tous les codes sociaux alors que le vol en quartier riche, s'il n'est pas excusable, au moins ne nuit que peu à la victime. On écouterait par exemple avec intérêt la chanson du chanteur de samba Bezerra da Silva intitulée *Pega Eu* (« Prenez-moi »). Il y raconte l'histoire d'un voleur qui s'introduit dans une baraque de favela et, voyant la misère de l'habitation, est pris de honte et sort en s'écriant : « Prenez-moi je suis un bandit. »

Henrique, leader et modèle pour la jeunesse de la favela

Henrique a fait sa fortune sur le dos des « privilégiés », c'est-à-dire, pour les habitants de Campo Preto, la bourgeoisie des quartiers sud. Sa richesse n'est pas considérée comme honteuse ou déplacée dans le contexte de la favela. Tout d'abord, parce que (au moins symboliquement) il en fait profiter les autres. Ensuite, parce que cet argent a été acquis au risque de sa vie, ce que tout le monde n'est pas prêt à faire. Enfin, cette fortune représente une sorte de pied de nez à l'ordre social particulièrement impitoyable de Rio. Le fait qu'un homme riche et puissant, natif de la favela, choisisse d'y rester et d'y œuvrer pour le bien commun est un motif de fierté pour une bonne partie des habitants. Son enrichissement serait ainsi une revanche contre la société carioca qui refuse toute possibilité de confort matériel et toute dignité aux pauvres.

Pour beaucoup de jeunes de Campo Preto, Henrique est un modèle au même titre que d'autres trafiquants célèbres. Les aventures de ces hors-la-loi font rêver les adolescents qui voient en eux des hommes exceptionnels¹³. Mais surtout, la situation privilégiée des trafiquants fait envie. Comme l'explique l'un des habitants :

« Les gamins, ils n'ont qu'une envie, c'est d'être comme eux. Avoir une arme à la ceinture et plein d'argent liquide sur soi, c'est leur rêve. En plus, toutes les filles leur courent après. Ils ont une voiture, de l'argent pour les sortir et puis la réputation d'être courageux. Les gamines du coin, elles veulent toutes être avec un gars du trafic. Elles profitent de leur prestige. Même chez elles, elles sont plus respectées quand on sait qu'elles sont avec un de ces gars. »

Ces éléments ont une importance considérable si l'on veut comprendre l'expansion des réseaux de criminalité. Le trafic fait rêver les adolescents de ces quartiers qui pensent être condamnés à la même existence misérable que leurs parents. Depuis l'entrée en crise du Brésil dans les années quatre-vingt, les espoirs d'ascension sociale pour les couches défavorisées sont devenus tout à fait chimériques. La qualité de l'enseignement public, par exemple, a considérablement baissé et ne permet plus aucune ambition. L'emploi ouvrier est en baisse et le chômage croît. Après des années d'inflation, les petits revenus ont été laminés et les prix à la consommation restent élevés. Parallèlement, les contrastes sociaux à Rio sont effarants et le luxe des quartiers sud offre aux jeunes sous-prolétaires le spectacle d'un monde hors d'atteinte.

« Aujourd'hui, les jeunes ils veulent plus se contenter d'un vieux short et de sandales. Ils veulent des vêtements de marque, des tennis Reebok, etc. » [Habitant de Campo Preto.]

Les produits importés, en particulier des États-Unis sont les plus convoités. On remarque que les jeunes qui disposent d'argent dans la favela investissent

13 Les hauts faits des barons du trafic sont contés quotidiennement dans les journaux. Leurs surnoms et leur réputation sont connus de tous. Cela contribue à la constitution de véritables légendes vivantes. On verra par exemple l'histoire de Escadinha qui, recherché par toutes les polices, se permettait de narguer régulièrement les autorités en faisant des apparitions publiques. Voir la revue *Autrement*, série Monde, 42, « Rio de Janeiro, la beauté du diable ».

immédiatement dans ces marques de prestige : chaussures de sport choisies les plus voyantes possible, casquettes de base-ball américaines, shorts de surf, etc. De même, la possession d'une voiture (ou la possibilité de conduire des véhicules volés) représente pour les jeunes un luxe inouï dont leurs parents ont depuis longtemps fait leur deuil. Bien habillés, motorisés, les jeunes bandits peuvent emmener les filles du quartier dans les *bailes funk* à la mode et leur proposer des nuits dans des motels confortables.

On trouve là une source de prestige qui emprunte au registre économique comme au registre symbolique et qui constitue un facteur d'appel particulièrement puissant. Le jeune trafiquant se trouve en position de force dans la favela, il devient un personnage important et les résidents ne peuvent plus le traiter comme un gamin. Si tous ne vivent pas la grande vie, ils ont au moins une sécurité financière. Enfin, ils peuvent se permettre d'avoir plusieurs maîtresses, ce qui non seulement suscite l'envie chez ceux qui ne le peuvent pas, mais surtout signifie une certaine capacité financière. La position de maîtresse d'un chef du trafic est d'ailleurs vécue par les intéressées comme une forme de promotion sociale. Si les parents ne voient pas toujours d'un bon œil que leurs filles « traînent avec ces gens-là », au moins reconnaissent-ils qu'elles peuvent ainsi avoir une vie plus facile. De fait, elles deviennent plus ou moins « intouchables dans la favela » (« même leurs parents hésitent à les frapper », disent les voisins). D'après Anna, la conséquence est que certaines filles du quartier arrivent à demander à leur petit ami d'entrer dans le trafic.

Un dernier élément important à prendre en compte est l'insertion de la figure de Henrique dans les formes d'expression contestataire de la jeunesse des favelas. La plupart des trafiquants sont jeunes, certains sont encore des enfants. C'est chez les jeunes *favelados* que l'on trouve les formes revendicatives les plus provocantes d'une identité de marginalisés. Alors que leurs parents cachent souvent leur lieu d'habitation, beaucoup d'adolescents revendiquent ouvertement leur appartenance à la favela et à sa culture. Le groupe jeune a ses codes vestimentaires, son vocabulaire, ses types de sorties, ses symboles. Alors que Rio les rejette parce qu'ils viennent de la favela, eux savent parfois dire et manifester le plaisir à y vivre du fait du sentiment d'appartenance à une communauté. La musique populaire la plus en vogue, par exemple, se joue ou se crée dans ces quartiers pauvres. Comme les chanteurs de samba qui revendiquent dans leur texte les valeurs traditionnelles du *malandro* (voyou) et ses codes culturels spécifiques, les jeunes *funkeiros* (amateurs de funk) chantent leur différence à leur manière et disent le ressentiment d'être rejetés¹⁴.

Comme dans d'autres villes, les jeunes *favelados*, qui sont considérés par tous comme la population potentiellement la plus dangereuse, cherchent dans certains cas à s'affirmer par la provocation et l'exagération des traits qui servent à les juger négativement. La tolérance vis-à-vis des activités illégales d'un Hen-

14 On trouve dans des chansons à succès des phrases comme « je veux juste être heureux, marcher tranquillement dans la favela où je suis né et pouvoir m'enorgueillir et avoir la conscience que le pauvre a sa place » ou « c'était encore un Silva mais il était *funkeiro* », etc.

rique est plus forte chez eux et la perception de l'interdit moral d'autant plus faible qu'ils subissent le plus durement les effets du manque d'humanité de la société brésilienne¹⁵.

L'univers organisé du trafic

Si les cariocas conçoivent volontiers la favela comme un univers de désorganisation sociale, paradoxalement, le trafic est clairement perçu par tous comme un *business* intelligemment organisé. Les médias contribuent à entretenir l'image d'un crime organisé tentaculaire à l'échelle de la ville. Les *favelados* incapables de se prendre en main socialement le seraient donc quand il s'agit de pratiquer l'illégalité.

L'efficacité de la structuration des gangs a été démontrée aux États-Unis. On retrouve des phénomènes comparables pour les groupes qui gèrent le trafic dans les favelas. Des organisations efficaces sont dirigées par des adolescents avec leurs hiérarchies et leurs règles.

Au bas de la hiérarchie, on trouve l'*olheiro* (de *olhar*, regarder), c'est celui qui observe, qui surveille. La favela est en permanence soumise à un quadrillage d'observateurs silencieux et discrets. Ce sont des enfants ou des adolescents pour la plupart. Toutes les opérations se font alors sous surveillance et les moindres mouvements de la police sont connus et communiqués. Le terme de *avião* (avion) est également utilisé pour désigner ces petites mains du trafic qui surveillent et se chargent des premiers contacts avec le client.

Au-dessus, on peut trouver un chef d'*olheiro* puis le *vapor*, celui qui reçoit la drogue dans la favela et assure les échanges¹⁶. Ce n'est pas le même homme qui transporte la marchandise et l'argent car il s'agit de postes à responsabilité. Ils impliquent une relation de confiance avec le chef.

Au-dessus du *vapor*, on trouve un *gerente* assisté par un *sub-gerente*, qui le remplace en cas de besoin. Le *gerente*, d'après ce que nous avons appris, encadre, vérifie, organise. C'est le bras droit du *dono* qui, lui, dirige le commerce, négocie et achète. On ne devient *dono* qu'à la mort du précédent « propriétaire ». Ce peut être le *gerente* qui prend la place de son chef ou un autre *dono* qui s'empare d'une *boca de fumo* (point de vente) au terme d'une lutte armée.

Au-dessus du *dono*, les habitants devinent la présence de grands chefs mystérieux, ceux qui dirigeraient le trafic à l'échelle de la ville, en coopération avec les hauts responsables de la police militaire¹⁷.

15 À ce niveau de l'analyse, on peut établir un parallèle avec la situation des ghettos américains et l'insertion de l'activité de la drogue dans la culture de la rue. Comme le note Philippe Bourgois [1992] : « Pourquoi se demander ce qui les amène à refuser des emplois sans prestige dans le secteur des services, quand ils peuvent mettre sur pied des entreprises de cocaïne ou de crack, où leur identité qui plonge ses racines dans la culture de la rue cesse de constituer un handicap pour constituer un atout. [...] L'extraordinaire vitalité de l'expression culturelle dans les rues les plus pauvres et les plus méprisées des États-Unis doit donc se comprendre comme une réaction d'opposition au racisme associé à l'offre d'emplois dévalués. L'attrait culturel qui en résulte est indéniable. »

16 Les métaphores liées à l'opacité, à la fumée, aux nuages de vapeur, caractérisent le vocabulaire du dealer : un point d'échange porte le nom de *boca de fumo*, c'est-à-dire littéralement « bouche de fumée » alors que le mot *vapor* signifie littéralement vapeur.

17 Il nous est impossible d'affirmer quoi que ce soit à ce sujet. Comme nous l'avons dit, les habitants soupçonnent des formes de collusion entre trafiquants et police. Plusieurs se sont moqués de notre

Ces observations sont sommaires mais l'on voit que l'organisation du trafic à Campo Preto suit une structure pyramidale, chaque échelon contrôlant et surveillant les activités de l'échelon inférieur. Le problème dans une telle situation est évidemment celui de la confiance. Il n'est pas résolu comme dans l'organisation mafieuse par la prédominance de liens familiaux, mais par une intégration progressive des participants basée sur des relations d'obligations mutuelles et par la menace physique en cas de trahison. Un proche de Henrique explique ainsi comment se fait l'intégration à la bande :

« Lui il n'appelle personne, c'est les gars qui viennent, qui s'approchent. Le type, il commence par tourner autour du groupe, et puis après il commence par rendre un service à l'un puis à l'autre. Au bout d'un moment, il dit qu'il a des difficultés, qu'il refuserait pas une petite aide, alors il se fait offrir un repas, puis ça finit qu'il vient manger de plus en plus souvent tout en continuant à se rendre utile. Par exemple, il commence à surveiller un peu. À la fin, il rentre en contact avec le gérant et il commence à recevoir de l'argent. »

Un autre habitant du quartier nous expliquera que Henrique veut des hommes dignes de confiance, « c'est-à-dire humbles, soumis ». Pour rester à la tête de l'organisation, il lui faut contrôler les ambitions de ses protégés et choisir des personnes obéissantes et sûres.

Loïc Wacquant [1994] signale, à propos des gangs américains, que l'admission passe par une épreuve physique, la « violation ». À Campo Preto, la démonstration du courage viril assure la réputation des chefs et maintient leur pouvoir de fascination et de respect sur les jeunes de la communauté. Henrique appuie ainsi son ascendant charismatique sur des actes de bravoure réalisés en particulier au début de sa carrière. Mais de telles qualités ne sont pas exigées du novice. L'épreuve réside plutôt dans la réaction du nouvel arrivant après qu'on lui a confié de l'argent : peut-on lui faire confiance ? C'est en montrant qu'il est quelqu'un sur qui on peut compter que le candidat obtiendra petit à petit des responsabilités. Ainsi le passage à *vapor* exige un délai, « il faut être un *olheiro* malin, ne pas se faire prendre par la police, être prudent, faire attention. Quand le gérant voit ça, il se dit qu'il faut lui donner une opportunité. »

La fonction d'*olheiro* est intéressante puisqu'elle place l'homme en position de forte exposition sans lui permettre une grande participation aux activités. Il observe comment les choses se passent et apprend peu à peu. Il ne sait pas grand-chose, donc ne risque pas d'en dire beaucoup à la police. En revanche, s'il évite systématiquement de se faire prendre, donc de faire courir des risques aux autres, il se montre digne d'être impliqué dans les opérations.

Une qualité importante pour monter dans la hiérarchie est de ne pas se droguer. Henrique se méfie, dit-on, des *viciados* (« accros »). Lui-même ne se drogue

« naïveté » au sujet de la police en nous expliquant que les interventions des policiers étaient le plus souvent motivées par l'appât du gain, ce qui se traduisait par des perquisitions non autorisées, le racket des petits trafiquants, l'emprisonnement sans preuves de *favelados* libérés contre de l'argent, des ventes d'armes aux trafiquants, etc.

On nous précisa également que si Henrique n'avait pas encore été capturé, c'est parce qu'il avait des alliés dans la police qu'il payait pour être laissé tranquille. Les journaux dénoncent très fréquemment des cas de corruptions et de violences policières.

pas. Cette qualité est appréciée par la population et contribue à renforcer son image de « garçon comme il faut ». En revanche, les petits participants au trafic sont souvent des consommateurs de cocaïne. L'argent facile le leur permet et les maintient attachés de manière perverse au trafic à des postes subalternes. Ils dilapident d'ailleurs rapidement les sommes qu'ils arrivent à gagner.

Mais si l'opinion commune véhicule l'image de fortunes faciles pour tous les trafiquants, notre observation fait ressortir une mécanique plus complexe. Les membres de l'organisation situés au-dessous du niveau de *vapor* (*olheiro*, messagers, etc.) reçoivent, en 1995, 50 réais par semaine (à peu près 50 dollars) en plus du déjeuner et du dîner. À partir du *vapor*, les gains se font à la commission.

On voit donc que pour les petits, l'entrée dans le trafic ne signifie pas le tapis rouge vers la fortune. Si l'on tient compte des avantages en nature, leur rémunération dépasse à peine deux salaires minimum, soit à peu près autant qu'un manœuvre de chantier. La différence, bien sûr, c'est que la perspective d'être ouvrier de chantier repousse autant qu'il est possible les jeunes *favelados*. L'importance des attraits symboliques et sociaux que nous avons précédemment mis en lumière est donc déterminante. Le trafic continue à attirer alors que les risques sont énormes (« on ne fait pas de vieux os dans le trafic ») et les gros gains pas immédiats. Les chefs, eux, sont condamnés à vivre dans une semi-clandestinité à moins qu'ils ne bénéficient d'appuis sûrs. Par ailleurs, ceux qui songeraient à abandonner le trafic le font au péril de leur vie. Henrique exige une obéissance et une cohésion totale de la part de son groupe : « S'il me dit de tuer mon meilleur ami, je dois le faire », dit l'un de ses hommes. Tout manquement, toute faiblesse, toute trahison sont punis de mort. Dès lors, il est très difficile à un jeune trafiquant de claquer la porte. Un ancien repent, aujourd'hui converti à l'évangélisme, nous a ainsi décrit les épreuves qu'il a dû supporter pour faire admettre à ses anciens compagnons son abandon des activités : menaces de mort, provocations, chantage.

Ces analyses éclairent donc une autre dimension de l'insertion du trafic dans l'espace social de la favela. S'il représente pour les jeunes une possibilité de lutter contre leur destin de *João ninguém* (Jean personne), la porte est étroite et conduit à des désillusions. Contrairement à son rôle proclamé de bienfaiteur de la favela, Henrique n'offre que peu de perspectives à ceux qui le suivent : on meurt jeune dans le trafic et le seul vrai millionnaire reste celui qui dirige.

On voit également que, comme beaucoup d'entreprises commerciales, le trafic fonctionne aussi sur la base de l'exploitation de sa « main-d'œuvre ». Ce terme est le plus approprié car le menu fretin de l'organisation est celui qui se charge du « sale boulot » de l'affaire, c'est-à-dire les tâches les plus dangereuses et les moins bien payées : transports, messages, déplacements, affrontements armés, etc. Les chefs cherchent à s'exposer le moins possible. Henrique, par exemple, est rarement présent dans la favela ou plutôt on ne sait jamais exactement où il est. Les chefs sont discrets, se cachent, sont protégés par leurs amis, par la population ou ont des appuis dans la police. Les petits, eux, travaillent au vu et au su de tous. La police sait les identifier. Pour le trafic, ce sont les *Buxas*, ils font « éponge ». Ils sont la cible favorite des policiers militaires, qui les emprisonnent même sans raison apparente afin d'obliger leurs proches à venir les faire libérer contre de

l'argent. Même s'ils ne savent rien, ils sont fréquemment torturés¹⁸. Quand l'un d'eux parle, il est plus tard revendu aux trafiquants pour que ceux-ci exercent leur propre justice. Ce fait est couramment dénoncé par les *favelados* et souligne l'imbrication des activités policières avec celles des trafiquants. La présence des malfaiteurs entraîne une surveillance policière constante de la favela : armes au poing, les policiers militaires investissent les rues, fouillent les maisons, arrêtent des « suspects ». Les habitants dénoncent unanimement la violence policière : adolescents battus ou tués, arrestations injustifiées, injures, irruptions dans les bals et les maisons, etc.

Les réactions ambiguës de la population

Cette situation explique en partie ce fait surprenant au premier abord : les habitants protègent l'homme qui est la cause de beaucoup de leurs problèmes (interventions policières, mauvaise réputation, réticence des pouvoirs publics à aider des complices de bandits) et qui, malgré ses prétendues bonnes intentions, ne fait rien pour tirer la favela de la misère. Il est en effet indéniable que Henrique fait peu de choses pour changer durablement la vie des habitants de Campo Preto. Ceux qui s'enrichissent sont incités à flamber leur argent et les conditions de vie générales ne se sont pas améliorées sous son administration. Certaines familles se plaignent même que l'association ne fait rien pour eux et que la coopérative vend trop cher. C'est là une caractéristique ancienne de l'action des chefs de favela : Janice Perlman [1977] montre bien que le pouvoir des dirigeants d'association de favela dans les années soixante-dix se caractérisait par leur tendance à ne pas trop faire changer les choses pour pouvoir continuer à profiter de pratiques clientélistes.

Mais la police est détestée à tel point et la sensation d'abandon est si grande que les habitants ont le sentiment que tout ce qui vient de l'autorité publique est destiné à leur nuire¹⁹ et qu'en conséquence, il n'est sans doute pas pire de confier leur sort à quelqu'un issu de la favela. Henrique, pour entretenir cette idée, prend soin d'avoir un comportement irréprochable avec les habitants. S'il est respecté à Campo Preto, c'est qu'il fait en sorte d'être considéré comme quelqu'un de respectable. Ce mot est à entendre dans son sens ordinaire, celui mobilisé par les couches plus favorisées de la population. Les descriptions que nous venons de faire ne doivent pas donner à penser qu'il existe dans la favela une morale parallèle, un ordre particulier du bien et du mal²⁰. Henrique donne de lui l'image de

18 Il est de notoriété publique que la police dans la *Baixada* recourt quasi systématiquement à des formes plus ou moins discrètes de torture. Une série d'articles publiés dans les journaux nationaux en 1995 a par exemple donné la parole à des tortionnaires de la police militaire qui expliquaient leurs techniques et parlaient de leurs gains.

19 « On devrait enfermer ce maire et ce gouverneur qui laissent les policiers faire toutes ces choses pendant que nous mourons de faim. Quand quelqu'un est malade, personne ne fait rien pour lui, mais pour venir nous frapper, oui, là il y a toujours quelqu'un. »

20 Comme le sous-entendent à tort certains auteurs comme A. Zaluar [1993] qui diabolisent la violence dans les favelas et en tirent des conclusions philosophiques ou interprètent les activités des trafiquants en termes de culture machiste : pour cet auteur, par exemple, l'invasion du territoire serait vécue par le chef comme une « tentative d'émasculatation ».

quelqu'un qui a une éthique, un code de conduite. Anna nous explique qu'il a fait obtenir une maison à l'une de ses amies mais qu'au préalable il a voulu s'assurer que le garçon avec qui elle comptait cohabiter avait une bonne réputation. S'il y a « du scandale » à Campo Preto, Henrique intervient ou fait intervenir quelqu'un. Il se mêle, nous dit Anna, des querelles de ménage et maintient l'ordre. Le message qu'il adresse à la population semble être le suivant : « Ce que je fais n'est pas bien, mais dans la situation où nous sommes, il n'y a pas d'autres solutions et au moins je vous défends. » Si pour beaucoup il reste respectable, c'est qu'il répond au feu par le feu. S'il est violent, ce n'est pas si grave pour certains, car la violence est partout dans la *Baixada*, et au moins sa violence n'est pas aveugle ou injuste.

De ce fait, si certaines personnes continuent à regretter sa présence, elles ne font rien pour lui nuire. A. Zaluar [1993] signale à propos d'autres favelas que le comportement des habitants à l'égard des bandits est souvent celui de l'évitement. Certains des habitants de Campo Preto que nous avons rencontrés estiment que l'action des trafiquants est un mal contre lequel il y a peu d'alternatives dans le contexte actuel. Ceux-là voudraient revenir à « l'époque où on pouvait vivre tranquillement en favela sans toute cette violence ». Ce sont ceux qui essaient dans leur quotidien d'être traités par les autres comme des personnes ordinaires. Car, contrairement à ce qu'imagine au moins une partie des classes moyennes brésiliennes, les *favelados* sont particulièrement sensibles aux démonstrations d'honnêteté, à la droiture du comportement. Leurs choix politiques se portent souvent sur ceux qui en appellent à une logique de l'ordre. Mis à l'écart, ils font pour la plupart des efforts constants pour prouver qu'ils sont d'honnêtes travailleurs, pour échapper au soupçon public d'indiscipline, de vice et de paresse. Dans ce contexte, Henrique vient confirmer tout ce que l'on soupçonne à leur sujet.

C'est l'in vraisemblance des violences policières et la discrimination continue à l'égard des *favelados* qui seule permet le rachat moral d'un personnage comme Henrique qui, dans un autre contexte, aurait été condamné par toute la communauté. Pour les jeunes, il offre un modèle alternatif, un référent faute de mieux, c'est-à-dire une antithèse aux figures promues par une société à laquelle l'entrée est refusée.

Pour ceux qui bénéficient de ces largesses, c'est un bienfaiteur. Il nous a été décrit comme un être exceptionnel, un homme bon, un guide. Pour les autres, souvent les plus vieux, ou qui pensent pouvoir échapper au stigmate en montrant leur respectabilité par le travail, sa présence doit être supportée car de toute manière, sans lui, « tout serait encore pire ». Dans tous les cas, la domination de Henrique est considérée comme une solution provisoire (faute de mieux) qui possède l'avantage de dégager un peu d'autonomie pour la favela. Il n'est pas demandé au chef de changer le sort de la favela, tout le monde sait qu'il poursuit ses propres intérêts, mais le pardon lui vient de ce qu'il n'oublie pas ceux qui comptent sur lui.

*

Tout ou presque a pu être dit ou écrit à propos des favelas. La distance sociale et culturelle entre les observateurs, plus ou moins soucieux d'impartialité, et les observés, souvent en position passive vis-à-vis du discours tenu à leur propos, a permis

des écarts importants entre les jugements et la réalité. Le discours sociologique brésilien, en particulier, éprouve des difficultés à se défaire de catégories morales et entretient la confusion en continuant, par exemple, à aborder la question du trafic de drogue dans les favelas sous l'angle du misérabilisme ou de la « marginalité ».

Or, contrairement à certaines théories, le trafic de drogue dans les favelas n'est pas une réponse logique des quartiers populaires face à une situation d'extrême pauvreté. Une telle conception conforte le discours sécuritaire en vigueur au Brésil qui insinue que les pauvres sont forcément dangereux. L'équation misère = violence est sans fondement et correspond en fait à un regard culturaliste²¹ sur des populations que certains observateurs ont du mal à comprendre ou à approcher.

De même, la présence des trafiquants n'est pas plus une oppression insurmontable de la part de bourreaux [Pinheiro, 1994] qu'une réponse collective organisée. On ne peut pas ainsi parler de « stratégie rationnelle de survie », comme semble l'affirmer M. S. Jankovski [1994] dans le cas des gangs américains. Il n'y a pas de déterminisme pour des situations sociales aussi complexes. Ajoutons que les effets de cette situation où la violence est très présente ne sont pas plus « une perte de repères » pour les habitants que le développement d'une culture locale de l'atrocité ou l'établissement d'une loi de la jungle, comme le soutiennent certains auteurs. Ces analyses tendent en effet à présenter la favela comme un monde à part, en marge de la cité et prête à la menacer en s'abandonnant à la violence. Elles confortent ainsi les discours alarmistes qui annoncent la guérilla urbaine et qui, en encourageant l'amalgame entre favela et trafic, renforcent la mise à l'index et la brutalisation des populations les plus vulnérables.

Or nous avons montré que l'enracinement du trafic dans les favelas se nourrit précisément de la stigmatisation et de l'oppression de leurs habitants. Dès lors, le positionnement opportuniste d'un chef charismatique sur le créneau idéologique de la revanche de classe permet de légitimer des pratiques criminelles que, dans un autre contexte, des travailleurs pauvres mais très soucieux d'honnêteté auraient condamnées.

En effet, notre thèse est que l'expansion du trafic s'appuie sur la marginalisation et la stigmatisation des populations, la rancœur venant des persécutions policières, l'espoir offert aux jeunes habitants de gagner rapidement de l'argent (et donc de pouvoir participer à la société de consommation dont ils sont exclus) et enfin l'attitude habile des chefs du trafic qui savent devenir populaires en rendant des services et en se présentant comme des redresseurs de torts.

Si le trafic se développe dans les favelas, ce n'est donc pas parce que les *favelados* seraient plus enclins que les autres à basculer dans la criminalité ou parce que ce serait la seule solution qui s'offre à eux, mais parce que la ville refuse à ces quartiers ce qu'elle accorde aux autres, repousse, stigmatise et brutalise ses populations. En maintenant *favelados* et favelas à l'écart, matériellement et symboliquement, la ville laisse se développer des formes brutales de répressions et d'autojustice, ouvre l'espace à des formes d'économies parallèles et attise les rancœurs nées de l'impossibilité de consommer ou de bénéficier des services offerts par la collectivité.

21 Ainsi, pour Paulo S. Pinheiro [1994], « les privations extrêmes déterminent souvent le retour à un comportement tout à fait primitif, intolérant et hostile ».

BIBLIOGRAPHIE

- ABREU M. de A. [1994], « Reconstruire une histoire oubliée : origine et expansion initiale des favelas de Rio », *Genèses*.
- BELOCH I. [1986], *Capa preta e lurdirinha : Tenório Cavalcanti e o povo da Baixada*, Rio de Janeiro, Record.
- BOURGOIS Ph. [1992], « Une nuit dans une *shooting gallery* », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 94.
- GONDIM L. M. [1981/1982], « A manipulação do estigma de favelado na política habitacional do Rio de Janeiro », *Revista de ciências sociais*, Fortaleza, 12-13.
- JANKOVSKI M. S. [1994], « Les gangs et la presse : la production d'un mythe national », *Actes de la recherche en sciences sociales*.
- PEDROSA F. *et alii* [1990], *A violência que oculta a favela*, Rio de Janeiro, Pugliese.
- PERALVA A. [1996], « Démocratie et violence : le cas de Rio de Janeiro », *Problèmes d'Amérique latine*, 23.
- PEREIRA A. [1984], *Uma contribuição ao estudo do meio marginal carioca*, Rio de Janeiro, Você Editora.
- PERLMAN J. [1977], *O mito da marginalidade*, Rio de Janeiro, Zahar.
- PINHEIRO P. S. [1994], « Survivre dans les favelas de São Paulo », *Esprit*.
- PRADO VALLADARES L. de [1978], *Passa-se uma casa*, Rio de Janeiro, Zahar.
- SOLIS S. S. F., RIBEIRO M. V. T. [1985], « O Rio onde o sol não brilha : acumulação e pobreza na transição para o capitalismo », *Revista do Rio de Janeiro*, Niteroi, 1 (1).
- SOUSA J. A. de [1995], *Discutindo algumas categorias básicas na relação entre grupos de extermínio e o campo político em Duque de Caxias, Baixada Fluminense*, Rio de Janeiro, Museu Nacional, multigr.
- WACQUANT L. [1994], « Le gang comme prédateur collectif », *Actes de la recherche en sciences sociales* : 101-102.
- ZALUAR A. [1993], « O reencantamento do mal e o tráfico das drogas », *Revista do Rio de Janeiro*, 1.